Le Nord

Administration de la CROIX DU NORD, 15, rue d'Angleterre

CONDITIONS

Par la Poste, Un An.	20 francs.
Six Mois	10 —
Trois Mois.	5 —
Départem. non limitrop. et Etrang., *port en sus*	

PUBLICITÉ

Annonces.	la ligne	0,30
Réclames	—	0,60
Faits-divers	—	1,20
Chronique locale	—	3,50

Étrennes aux Expulsés

M. et Mme Pierre Le Sur	50 »
M. et Mme Georges Masquelier	50 »
Mme Henri Toussaint	20 »
Mme Auguste Hnot	5 »
Mme Defoort	5 »
M. et Mme Dubus	10 »
Mme Rigot-Staiars	5 »
Anonyme de Lille	5 »
Anonyme de Lille	10 »
Anonyme de Saint-Maurice	10 »
M. Louis Lefebre	5 »
Mme Ladureau	3 »
Mme Alfred Delesalle	5 »
Mlle Geneviève Faure	5 »
M. Brun	20 »
M. et Mme Henry Wallaert	100 »
M. F. Bovart	50 »
M. et Mme Binauld-Dubois et leurs enfants	50 »
Mme R. de Magondeau (Wallers)	2 »

CHAMBRE DES DÉPUTES

Séance du vendredi (suite)

LES INTERPELLATIONS
sur la politique générale

M. Dauzon parle d'un fait personnel. J'ai demandé que la Ligue des Droits de l'Homme gardât son idéal droit et pur ; je me suis séparé du gouvernement au sujet de la délation.

Je me suis rendu devant mes électeurs la tête haute, fier de 12 années de services républicains et afin de leur expliquer les raisons pour lesquelles je me séparais du gouvernement. Le jour où je suis arrivé dans ma circonscription, la *Dépêche de Toulouse* publia un article dans lequel, me comparant à la Cigale chez la Fourmi, elle affirmait qu'après une dette de jeu, un député de la région était allé implorer le secours de M. Combes et, sur son refus, deux heures après votait contre lui, une main sur sa conscience et l'autre dans sa poche. (Longues rumeurs).

Au centre. — Continuez !

M. Dauzon. — Je me suis expliqué devant mes électeurs. Je demande maintenant des explications à M. le Président du Conseil et je lui pose le dilemme suivant :

Ou il dira que l'affaire est forgée de toutes pièces ; où il dira quel est ce député afin qu'il soit flétri.

M. Combes dit qu'il ne s'agissait pas de M. Dauzon.

M. Albert Sarrant qui a des attaches très étroites avec le *Dépêche* prend la défense de ce journal qui, dans un autre cas, a soutenu M. Dauzon.

M. Dauzon déplore que de pareilles mœurs s'acclimatent sous un pareil régime ; il espère que le *Dépêche* fera son devoir et s'excusera.

M. Vaillant parle encore du pacte de trahison des dissidents avec la droite ; comme il veut parler au nom du groupe des socialistes révolutionnaires, il est vivement pris à partie par **M. Allard.**

Après s'être fait rabrouer par M. Lhopiteau, **M. Vaillant** descend de la tribune.

De nombreux orateurs étant encore inscrits, **M. Doumer** demande l'opinion de la Chambre sur le renvoi de la discussion à aujourd'hui samedi.

M. Defontenay demande à ne pas parler au cours de cette séance ; il est d'accord avec M. Combes pour réclamer le renvoi.

Au centre, à droite et sur plusieurs bancs à gauche on proteste.

Après une épreuve déclarée douteuse, le scrutin est ouvert sur le renvoi : il y a lieu à pointage.

Par 302 voix contre **223**, le renvoi à aujourd'hui samedi est ordonné.

Nouvelles interpellations

M. Lasies dépose une demande d'interpellation sur le cas du général Peigné.

M. de Montebello dépose une demande d'interpellation sur la lettre d'un commandant publiée par les journaux.

A 6 h. 45, la séance est levée.

***

M. Krantz s'est inscrit pour prendre la parole dans la discussion de l'interpellation en cours. Il veut parler de l'extraordinaire lettre du général Peigné que nous publions en 2e page.

On continue à dire dans les couloirs que le ministère se retirera même après avoir obtenu un vote de confiance.

L'ordre du jour du Bloc

Voici le texte de l'ordre du jour qui sera déposé par M. Bienvenu-Martin délégué du Bloc :

« La Chambre décidée à faire aboutir l'impôt sur le revenu, les retraites ouvrières, la séparation des Eglises et de l'Etat, la loi militaire de deux ans, résolue à repousser toute obstruction et comptant sur le Gouvernement pour appliquer ce programme, passe à l'ordre du jour.

L'Impôt sur le revenu

L'histoire de l'Impôt sur le revenu est déjà bien longue, puisqu'il y a 34 ans, M. Thiers le combattait énergiquement à la tribune de l'Assemblée nationale.

Depuis lors, nous n'avons pas cessé de le voir figurer, en caractères flamboyants, dans le programme de nos bons Jacobins ; mais jusqu'ici, en dépit d'efforts répétés, il n'a pu sortir encore de la région nuageuse des théories abstraites.

Tous les projets — au nombre de 15 à 18 — laborieusement étudiés et savamment dirigés ont successivement échoué, ou se sont vus soumis à des ajournements réitérés, plus humiliants encore qu'un franc et brutal rejet.

Et pourtant nous ne connaissons guère de réforme qui ait été plus chaleureusement acclamée : elle a le don d'éblouir la foule qui ne voit pas loin, mais pour qui l'impôt sur le revenu implique une répartition plus équitable des charges publiques, elle est le rêve, non seulement des niveleurs de fortunes, mais encore de tous les politiciens enchérisseurs, et, ce qui ne nuit pas, en contraire, par le temps qui court, elle est chaudement recommandée par les couvents méconniques.

C'est pourquoi, nous avons cru récemment que son heure allait enfin sonner : dans son discours d'Auxerre M. Combes, partant en guerre contre notre régime fiscal, déclarait que notre système d'impôts est fait d'iniquités et d'injustices.

La démocratie, selon lui, ne saurait continuer à en rester victime ; aussi annonçait-il que l'impôt général sur le revenu allait faire partie de son programme immédiat.

Le gouvernement ne se retranchait donc plus derrière des engagements d'études et des promesses d'examen ; il s'engageait à marcher de l'avant.

Et de fait, un projet gouvernemental est venu en discussion en décembre dernier ; mais cette discussion qui s'est prolongée durant quatre semaines, n'a donné lieu qu'à un simple tournoi d'éloquence sans que la question fasse un pas en avant.

Chose étrange, plus la discussion avance et plus le but s'éloigne.

De sorte qu'il paraît aujourd'hui évident pour tout le monde, que ce déballage de discours n'a été que pure comédie et que tout ce débat n'aboutira, en fin de compte, qu'au renvoi du projet à la Commission du budget : ainsi sera enterrée une fois de plus la réforme promise.

***

Mais pourquoi cet avortement ? car enfin les socialistes sont tout puissants, le gouvernement est leur prisonnier, ils le font marcher à leur gré puisque, sans eux, il serait en minorité à la Chambre.

Le ministère, qui plus est, accepte ce rôle, il s'en glorifie même et, dans les fanfares qu'il sonne périodiquement à la fin des banquets, le président accentue sa marche toujours plus à gauche : l'action des socialistes est donc prépondérante.

Oui, mais il y a loin de la coupe aux lèvres, il y a loin de la théorie rectiligne aux possibilités de la pratique !

Chaque fois qu'un projet positif et tangible est conçu, les difficultés pratiques en semblent si graves, les mesures inquisitoriales en paraissent si vexatoires, les empiètements sur le secret et l'indépendance du foyer domestique y apparaissent si exorbitants, que ceux qui sont chargés de le voter, en éprouvent comme un sentiment de révolte et recoivent épouvantés.

Ils semblent comprendre d'instinct que le régime assez est pour mettre ainsi la lourde main de l'Etat sur la vie, sur la liberté, sur les ressources et sur le travail des citoyens, entamera, par le fait même, une lutte redoutable où il risquera d'être brisé.

***

Que, si contrairement aux prévisions, le Bloc fait litière de ces difficultés et vote le projet, il livrera la paix sociale et l'avenir du pays aux plus graves dangers.

A toutes les causes qui nous divisent, il ajoutera un nouvel et puissant brandon de discorde : dans les élections futures, ce ne sera plus seulement le pouvoir que l'on se disputera, mais la faculté de taxer ses adversaires politiques.

Dans une démocratie comme la nôtre, où le pouvoir est toujours aux mains d'un parti, il n'est pas possible que les hommes soient sans passions politiques, sans préjugés, sans rancunes et sans complaisances. Il est impossible que les taxateurs ne recherchent pas trop souvent le position ou l'opinion du contribuable qu'ils doivent taxer.

Il y aura donc encore de beaux jours, en France, pour l'inquisition et le délation.

Par ailleurs, si l'impôt global est voté, il peut tomber un jour entre les mains du parti socialiste qui en fera l'organe naturel de ses confiscations. Il n'y aura plus de sécurité pour la richesse acquise et les capitaux, livrés aux appétits des prolétaires, deviendront la rançon de toute la politique révolutionnaire.

Il suffira de modifier un chiffre pour porter le taux de l'impôt de 1,50 0/0 à 2, 3, 4, 5, 10, 15, 20 0/0 et plus.

Une fois que le pressoir sera monté, il suffira de donner un tour de vis, chaque année, pour pressurer tous ceux qui possèdent.

C'est alors qu'on verra capitalistes et capitaux fuir avec ensemble à l'étranger, affaiblissant d'autant la richesse et le puissance productive de la nation.

Ainsi sera confirmée, une fois de plus, cette vérité d'expérience qu'on voulant tuer le riche on tue aussi le pauvre.

A. R. T.

ECHOS

VÉRIFIEZ VOS FEUILLES D'IMPOSITION

Voici l'époque où les feuilles d'avertissement pleuvent chez les contribuables.

Nous engageons vivement ceux qui se croient l'objet d'une surtaxe injustifiée à réclamer devant le juridiction compétente.

Les indications suivantes pourront leur être de quelque secours.

Les réclamations auxquelles peuvent donner lieu des contributions directes sont de deux sortes :

Les unes sont du ressort du Conseil de préfecture ; ce sont des demandes en décharge ou degrèvement total, et en réduction, degrèvement partiel.

Les autres sont de la juridiction gracieuse : ce sont des demandes en remise ou en modération.

Demande en décharge ou en réduction

1° A qui la demande doit-elle être adressée ?

Au préfet, dans l'arrondissement chef-lieu ; au sous-préfet dans les autres ;

2° Formes de la demande :

La demande doit être formée par pétition sur papier libre, si la réclamation a pour objet une côte inférieure à 50 fr., sur papier timbré si le côte est supérieure.

Il faut une pétition spéciale pour chaque nature de contribution.

Elle doit être accompagnée de la quittance des termes échus.

Quand la demande doit-elle être formulée ? Dans les trois mois à partir de la publication du rôle.

Demande en remise ou en modération

A la différence des demandes en décharge ou en réduction qui sont fondées sur un droit, celles-ci ne présentent à juger qu'une question d'intérêt, comme lorsqu'on invoque, pour obtenir un degrèvement, des pertes occasionnées par des événements extraordinaires, tels qu'inondations, grêle, incendies et autres cas fortuits.

Ces demandes sont adressées au préfet sur papier timbré dans les quinze jours suivant l'événement qui leur sert d'occasion.

Il est statué après vérification du contrôleur, sans expertise.

EMPLOI CIVIL

M. Félix Piatel, adjudant au 8e régiment d'infanterie, par arrêté du préfet de la Seine, est nommé expéditionnaire de 7e classe.

LE CONCOURS GÉNÉRAL AGRICOLE DE PARIS

Le Concours général d'animaux gras, d'animaux reproducteurs, d'animaux de basse-cour et de volailles mortes et de produits agricoles aura lieu à Paris, du lundi 20 au mardi 28 mars 1905, dans la Galerie des Machines, au Champ de Mars.

LES CONCOURS NATIONAUX AGRICOLES EN 1905

Les Concours nationaux agricoles auront lieu en 1905, dans les villes et aux époques suivantes : Bordeaux, du 27 mai au 4 juin ; Lyon, du 3 au 11 juin ; Rouen, du 17 au 25 juin.

Les programmes paraîtront prochainement et seront à la disposition des intéressés, dans toutes les préfectures et sous-préfectures.

LIGUE VÉLOCIPÉDIQUE DU NORD

Le groupement des cyclistes, fondé sous ce titre, il y a quelques semaines, a trouvé sur tous les points de la région, le meilleur accueil, grâce à la modique cotisation de 50 centimes, procurant l'entrée en franchise des bicyclettes à le frontière franco-belge. Les cyclistes savant qu'ils ne s'engageant que pour un an en apportant leur adhésion à la L. V. N. qui a surtout pour but de faire triompher par le masse de ses adhérents les justes revendications des cyclistes de notre région frontière.

En signant les bulletins d'adhésion-pétition de le Ligue vélocipédique du Nord, les cyclistes demandent notamment la libre circulation aux frontières pour tous les cyclistes indistinctement, cette mesure ne présente plus d'inconvénients de nos jours, pour les administrations douanières. Il appartient donc à tous les cyclistes d'aider à l'obtention de cette mesure d'intérêt général — peut-être pour l'en prochain — en adressant dès maintenant leur adhésion à le L. V. N. dont le siège social est à Roubaix, 2, boulevard Gambetta (Café Loquet). L'envoi de 0,50 centimes de cotisation peut être fait par timbres-poste, pour ceux qui désirent posséder l'insigne de le Société joindre 0,30 centimes plus 0,05 cent. pour frais d'envoi.

LES COLIS A LA GARE DE LILLE

Depuis quelques mois, à la gare de Lille, il était défendu de recevoir en dépôt les colis à la main à la consigne à l'arrivée.

Cette mesure avait motivé de nombreuses réclamations et un vif mécontentement parmi les voyageurs.

Aussi le service du contrôle de l'Etat, ayant dû intervenir, M. Sartiaux, ingénieur en chef de l'Exploitation à Paris, a donné des instructions à la gare de Lille pour admettre dorénavant à la consigne à l'arrivée, les colis à la main comme précédemment.

EN CHEMIN DE FER

Lundi dernier, au train partant de Lille à 5 h. 21 pour Armentières, un ecclésiastique était monté accompagné de deux élèves.

Au moment du départ, vinrent s'engouffrer dans le compartiment deux hommes, l'un petit, gros, rouge, l'autre grand, noir, sec.

Ils s'assirent en face des élèves et entamèrent une conversation bruyante et très réaliste.

Ils paraissaient avoir bien bu.

Ici nous omettons un détail qui relève plus particulièrement encore de la police des mœurs.

La conversation continue sur le ton. A Armentières, ils descendent tous. Le rouge suit un autre ecclésiastique qui descendait également du train, et à plusieurs reprises lui lance une apostrophe inconvenante.

A la sortie, les deux mal embouchés sont partis ensemble en gens... exubérants. En cours de route ils avaient raconté qu'ils étaient allés voir l'ancien maire de Roubaix. Que leur avait-il donc fait boire ?

O. TANTICK.

Comice agricole de Lille

Les membres du Comice agricole de l'arrondissement de Lille sont priés de vouloir bien assister à l'obit qui sera célébré, en l'église Saint-Maurice, mercredi prochain à dix heures un quart, pour le repos de l'âme des membres décédés dans le courant de l'année 1904, savoir : MM. Emile Ghostem, de Wervicq-Sud ; Pierre Dillies, de Templemars ; A. Jossen, de Lille ; J.-B. Delannoy, de Lesquin ; Hippolyte Bulin, de Lille ; Vincent Cordonnier, d'Aubers ; Auguste Meuriesse, de Thumesnil ; Louis Béghin-Dilly, de La Bassée ; Auguste Briffaux, de Wattignies ; Lecocq-Delemer, de Sainghin-en Weppes ; Louis Crespel, de La Bassée ; Théodore Delemazure, d'Ham-lez-Lannoy.

Les parents et les amis des regrettés défunts sont priés de prendre place dans le chœur, où des chaises leur seront réservées.

***

Le Comice agricole se réunira mercredi prochain 18 janvier 1905, à 11 h. 1/2 du matin, à la suite de l'Obit annuel, à la Mairie, Salle de la Société des Sciences, premier étage, entrée par le porte du Bureau des Finances et du Contrôle, près le Tribunal de simple police.

Ordre du jour : 1. Lecture du procès-verbal de la dernière séance. — 2. Correspondance. — 3. Installation des membres du Bureau pour 1905. — 4. Présentations de membres nouveaux. — 5. Admission des candidats présentés à la dernière séance. — 6. Les chevaux au concours général de Paris et aux concours nationaux. — 7. Le nitrate de soude et le sulfate d'ammoniaque, le prix de l'azote engrais. — 8. Situation des récoltes en terre. — 9. Bibliographie : L'Industrie laitière, Agenda agricole, Les engrais botaniques. — 10. Lectures et propositions diverses.

***

Le comice agricole de l'arrondissement de Lille, d'accord avec la municipalité de la ville d'Halluin, a décidé dans sa dernière séance, d'organiser ses concours de 1905 dans cette ville pour le dimanche 9 et lundi 10 juillet prochain.

Ces concours comprendront : Une exposition d'instruments et machines agricoles ; des concours d'animaux reproducteurs, des races bovine, porcine, ovine et chevaline, de volailles et animaux de basse-cour, de produits agricoles et maraîchers ; ainsi qu'un concours d'essais pratiques d'instruments agricoles sans classement, mais avec primes de déplacement pour les constructeurs qui y prendront part.

Quand aux concours de fermes, exploitations culturales et des jardins, ils auront lieu dans le canton Nord de Tourcoing, dont fait partie la ville d'Halluin.

Si nous nous rappelons le beau succès des Concours de Quesnoy-sur-Deûle et d'Haubourdin, dû principalement aux soins de MM. Guilbert, président, et Nanne Rousse, secrétaire-général, il est permis de croire que ceux-ci seront très brillants et surtout profitables aux agriculteurs, exposants et constructeurs de la région, étant données les ressources agricoles considérables de l'arrondissement de Lille.

Ajoutons que la collaboration de la Chambre syndicale des constructeurs de machines agricoles françaises est assurée au Comice pour la question des Essais pratiques de machines.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat-général, 122, rue de Paris, à Lille.

GAZETTE du NORD

On annonce le mort :

— A **LILLE**, de **M. Florent Bonduel**, ancien conseiller municipal de Lille, ancien conseiller général du canton de Quesnoy-sur-Deûle, décédé à l'âge de 58 ans.

Ses funérailles auront lieu lundi prochain.

A **CROIX**, de **M. Frédéric Vanhamme**, décédé subitement dans sa 51e année, membre du patronage Léon XIII. Le défunt, très estimé dans le quartier, laisse une veuve et six enfants.

Ses funérailles auront lieu lundi 16 courant, à 9 h., en l'église St-Pierre.

— A **SECLIN**, de **Mlle Sophie Dujardin**, lectrice assidue de la *Croix*. Les pauvres de Seclin perdent en elle une bienfaitrice généreuse et les œuvres de la paroisse un de leurs soutiens les plus précieux. Ses funérailles auront lieu mardi, à onze heures.

La défunte était sœur de M. Victor Dujardin, de M. l'abbé Dujardin, et de Mme Gambier.

Nous recommandons aux prières l'âme des défunts et offrons à leur famille nos chrétiennes condoléances.

UN NOUVEAU CAMBRIOLAGE
A Flers-Breucq

A la conquête du coffre-fort
Les voleurs dérangés

Dans le nuit de jeudi à vendredi, les cambrioleurs ont pénétré dans les bureaux du tissage Wibeaux Florin, situé le long de la grand'route de Roubaix-Lille à Flers-Breucq. Ils y ont pénétré par une avenue du Club hippique qui se trouve derrière le tissage.

Afin de n'être pas dérangés dans leurs opérations, ils ont barricadé le grillage à l'entrée de le fabrique ainsi que les différentes issues.

Ils n'ont pourtant pas pris assez de précautions pour ne pas attirer l'attention. Tandis qu'ils s'efforçaient d'enfoncer le coffre-fort solidement fixé à la muraille d'un des bureaux, le veilleur de l'usine des produits chimiques, située vis-à-vis du tissage, entendait le bruit des pesées donne l'éveil et mit les voleurs en fuite. Il était alors environ deux heures.

Vendredi matin le gendarmerie a interrogé le veilleur de l'usine des produits chimiques.

L'enquête est poursuivie par la police locale.

On a remarqué qu'une bande de cinq à six jeunes gens d'allure suspecte, chaussés d'espadrilles, rôdaient aux environs de la place de Wasquehal, jeudi soir vers onze heures. Il n'est pas téméraire de les supposer les auteurs du cambriolage du Breucq.

Les individus qui ont opéré chez M. Wibeaux semblent connaître les habitudes de la maison et ne pas ignorer que le paye des ouvriers devait se faire hier vendredi. Il est probable qu'ils ont jugé à propos de choisir le veille de ce jour pour la visite au coffre-fort.

Jusqu'à présent, aucun indice n'a pu faire découvrir leurs traces.

Un couvreur qui tombe d'un toit
A MOUVAUX

M. Louis Wattel, 60 ans, couvreur, était occupé vendredi matin, vers 8 h. 1/2, à faire des réparations à la toiture d'une maison de le rue Jean-Bart. Ayant glissé sur une tuile couverte de grésil, il perdit l'équilibre et fut précipité sur la rue. Relevé sans connaissance par les voisins, il reçut sur place les soins de M. le docteur Catteau, de Tourcoing. Le malheureux avait le poitrine défoncée, et la mort, malgré tout l'art du docteur, ne tarde pas à survenir. Elle est attribuée à une hémorragie interne. Le corps, d'abord transporté à l'Hôtel-Dieu de Tourcoing, sera reconduit à Mouvaux ce samedi matin.

LA QUESTION DU COTON
à la Société de Géographie
DE LILLE

Conférence de M. Bourdarie

Jeudi soir, M. Bourdarie, explorateur, publiciste, délégué par l'Association cotonnière coloniale française, est venu jeter un cri d'alarme qui, espérons-le, sera entendu.

En termes très clairs, le conférencier a montré le danger et aussi le remède et son instructive étude que nous allons résumer, a paru intéresser beaucoup les membres de le Chambre de commerce qui, nombreux, se trouvaient aux premiers bancs de la salle.

Remarquons, comme M. Nicolle le fait en présentant le conférencier, que le sujet traité ce soir est bien du ressort de la géographie puisque cette science à une branche importante qui est la géographie économique.

La crise du coton

Le coton a nui au lin et au chanvre, mais, même les liniers doivent s'incliner devant ce fait : on veut du coton ; d'ailleurs le coton, le chanvre et le lin ne sont pas des ennemis irréconciliables.

Un péril menace l'Europe, c'est le péril jaune ; on a bien des raisons de se tourner vers le continent africain qui n'offre aucun danger de même nature.

Il y a une question du coton, une bataille du coton.

L'Amérique nous adressait jadis ses cotons, aujourd'hui elle en travaille elle-même la meilleure partie et nous adresse le restant ; dans dix ans, peut être avant, elle n'enverra plus la précieuse matière première.

Le monde entier produisant 21,000.000 de balles de coton, les Etats-Unis seuls en produisent 10 500.000 balles ou 75 0/0. La consommation américaine est passée de 2.287.000 balles, en 1893, à 3.908.080 balles, en 1903. La progression paraît devoir être encore plus rapide, car de tous côtés, en Amérique, s'élèvent des filatures. A Saint-Louis, une fabrique en construction comprendra 12 mille métiers.

Actuellement, pour alimenter ses 6,150,000 broches de filature et ses 100,000 métiers à tisser, l'industrie cotonnière française paye chaque année 300.000,000 fr. aux Américains. Même en cet état de choses, la France maintient ses positions, mais il n'en sera plus de même quand l'Amérique cessera ses envois.

L'industrie fermera alors ses 300 filatures, ses 650 tissages, ses teintureries, ses apprêtages, et rejettera sur 250.000 ouvriers.

Il y a là un péril national qu'il faut conjurer.

Le remède

Il faut en France 800.000 balles de coton par an, nous pouvons les trouver dans notre empire colonial.

Le remède consiste donc dans la pleine utilisation de ceux de nos territoires coloniaux qui se prêtent à la culture du coton.

Le domaine colonial de la France est vaste et étendu ; dans la plupart de nos colonies le coton pousse à l'état spontané, mais toutes nos colonies sont inégalement aptes à le produire avantageusement.

En 1903 l'Algérie a donné 800 tonnes, mais les conditions étaient alors exceptionnellement heureuses ; depuis, cette culture a été abandonnée faute d'ouvriers ; on peut donc conclure qu'elle pourrait y être reprise.

Les Antilles sont le pays d'origine du coton mais les qualités qui en proviennent actuellement sont très inférieures ; il semblerait qu'amateurs du fonctionnarisme et de politique les habitants des îles du centre ne puissent devenir de bons cultivateurs.

L'Indo-Chine a du coton mais elle le travaille aussi bien que nous.

Dans nos autres colonies, où il y a un rendement trop faible, où il y a bon rendement mais trop de frais de transport.

L'Afrique occidentale offre le summum des chances de succès mais il faut faire l'éducation du noir.

Trois de nos colonies se présentent à l'heure actuelle, dans des conditions favorables. Ce sont : le Soudan, le Dahomey et la colonie de Madagascar avec ses dépendances.

Au Soudan, le vallée du Niger offre de telles facilités de culture que l'on n'a pas hésité à donner à ce fleuve le nom de Nil Français. L'étude en a particulièrement été faite au point de vue du coton par M. le capitaine Lenfant.

Précédemment, du reste, M. le général de Trentinian avait réalisé des expériences pratiques d'achats de coton indigène du Soudan et avait obtenu d'excellents résultats.

La possibilité immédiate de cultiver le coton dans certaines colonies françaises de l'Afrique Occidentale étant démontrée, que restait-il à faire pour obtenir un développement accentué et rapide de cette production en vue de parer à bref délai au danger américain ?

Il s'est formé en France une

Association Cotonnière Coloniale

à l'instar de celles qui fonctionnent en Angleterre et en Allemagne.

L'Association française compte aujourd'hui 548 membres, tant donateurs, fondateurs que titulaires et adhérents. Les ressources annuelles de l'Association ne sont pas en rapport avec le grandeur et l'importance du but poursuivi, mais sans doute saurons-nous en France réaliser sous peu un effort unanime de tous les intéressés.

En Angleterre, les souscriptions atteignent 2 500 000 francs. La liste est intéressante à consulter. Celles des 6.000 à 12 000 francs sont assez nombreuses de la part de Sociétés particulières. Celles des Syndicats, Associations et Amalgamated Associations varient de 12 000 à 75.000 francs. Enfin, cinq Syndicats ouvriers figurent sur la liste pour des sommes variant de 1.250 à 25 000 francs et donnant un total de 62.500 francs.

Après une étude longue et minutieuse de la question, et après avoir consulté toutes les personnes d'une compétence reconnue, soit au point de vue métropolitain, soit au point de vue colonial, l'Association a décidé de définir son programme dans les cinq points suivants :

1° Développer et perfectionner la culture du coton dans les colonies où les indigènes s'y adonnent et dans toutes celles où ce textile se rencontre,

2° Etudier les modes d'égrenage et de pressage compatibles avec les diverses natures de coton et les ressources locales.

3° Etudier les moyens de transport et agir auprès des pouvoirs publics pour les accroître et les rendre aussi économiques que possible.

4° Engager les cultivateurs à améliorer la qualité de leurs produits en achetant les meilleures variétés et faciliter ainsi la création de centres d'achat.

5° Distribuer des graines indigènes sélectionnées ou des graines exotiques dans les villages afin d'obtenir des espèces plus appréciées.

Ce programme étant posé, l'action de l'Association se manifesta déjà dans chacune des régions coloniales reconnues aptes à produire un bon coton.

Soit par l'intermédiaire des fonctionnaires coloniaux, soit par celui de représentants directs, associés à l'œuvre de l'Association et doués d'une grande expérience des indigènes, de nombreuses et importantes distributions de graines ont pu être effectuées en Afrique.

Des machines à égrener, dont le prix d'achat, rendues au Havre, n'est pas moindre de 750 francs, ont été envoyées dans certains centres indigènes et sont utilisées.

Enfin, l'Association poursuit activement l'étude totale de chacune des colonies fran-

---

FEUILLETON N° 36

Cœurs de Héros

(Garcia Moreno et ses amis)

PAR ROBERT DE ROBUR et PONS D'ORTODO

Garcia Moreno et Florès cherchèrent le moyen de remédier à cette inégalité dangereuse.

— Général, dit le premier, à Piscurco, j'ai triomphé d'un ennemi plus nombreux en la surprenant par un mouvement tournant. Ne croiriez-vous pas bon d'appliquer cette fois encore la même tactique ?

— Cette tactique est excellente en principe. Mais le cas ici n'est pas le même qu'à Piscurco. Nous nous trouvons, non pas en présence d'une seule armée, mais de deux. Il nous faudrait, pour réussir, tourner et attaquer les troupes de Franco, sans donner l'éveil à celles du général Léon. L'exécution de cette manœuvre est des plus difficiles et des plus périlleuses.

— Essayons-la pourtant. J'ai confiance que nous réussirons.

Florès réfléchit quelques instants.

— Soit ! finit-il par répondre. Tentons l'affaire.

— De quelle façon, général, concevez-vous l'exécution de ce plan ?

— Voici. Une de nos divisions fera une fausse démonstration en face de Babahoyo pour attirer et entretenir l'attention de l'ennemi. Pendant ce temps, le gros de notre armée opérera le mouvement tournant et tombera sur l'arrière-garde de Franco.

— Parfait ! Mettons-nous à l'œuvre sans tarder.

Les ordres furent donnés en conséquence. Les soldats, non encore reposés de leur pénible descente à travers les montagnes, se remirent courageusement en route.

Il était six heures du soir. La nuit était arrivée avec cette soudaineté particulière aux pays tropicaux.

L'armée, conduite par des guides indiens, s'engagea dans des forêts interminables. Hommes et chevaux traînant les canons, n'avançaient qu'au prix d'incroyables difficultés. Seule, l'obscure clarté qui tombait des étoiles, jetait une pâle lueur au milieu des arbres gigantesques et des lianes entrelacées qui formaient parfois un mur infranchissable.

Les Indiens armés de leurs *machetes*, sortes d'énormes couteaux très larges et très lourds, ouvraient alors un passage en s'en servaient à grands coups, comme de haches.

Il fallut recommencer plus de vingt fois cette lente et pénible opération.

Pendant cette traversée la préoccupation incessante de se dissimuler aux ennemis et la crainte de voir le feu mis aux forêts et les soldats consumés avec elles, obsédèrent d'une manière terrible les deux chefs.

Enfin, après seize heures de marche, on sortit des fourrés, sans que l'éveil eit été donné à l'armée adverse.

Il était dix heures du matin lorsque les troupes de Garcia Moreno débouchèrent sur les derrières de l'ennemi. Le soleil versait du feu, la chaleur était accablante. Les soldats de Franco, abattus par cette température tropicale, se reposaient en proie à une torpeur somnolente.

Soudain la fusillade éclate. Franco, surpris, désorienté, essaie d'organiser la résistance. Il fait faire volte-face à son armée et retourne ses batteries.

Pendant deux heures, il brise à coups de salves d'artillerie l'élan des soldats de Quito. Un moment l'issue du combat demeure incertaine.

Mais Florès, ne voulant pas laisser au général Léon le temps de venir au secours de son camarade, ordonne à sa cavalerie de charger les artilleurs de Franco.

A la tête des lanciers, Garcia Moreno, suivi d'Olivarès et de Taillade, s'élance à travers le mitraille contre les batteries ennemies.

Des chevaux tombent, Des hommes roulent. N'importe ! Le tourbillon impétueux des escadrons atteint les canons et passe dessus avec la violence irrésistible d'une trombe.

Les artilleurs de Franco sont culbutés et sabrés. Les survivants décimés s'enfuient épouvantés... Leur course affolée jette le désordre dans le reste de l'armée.

Franco, blessé à l'épaule, n'essaie même pas de rassembler ses troupes. Il prend la fuite un des premiers. Olivarès et Taillade l'aperçoivent et se lancent à sa poursuite.

— Courage ! En avant ! Rejoignons-le... s'écrie Taillade en éperonnant son cheval.

— Il va nous payer ses insolences, le misérable ! répond Olivarès.

Mais Franco a de l'avance. Voyant deux cavaliers à ses trousses, il dirige sa monture au galop vers le Guayas où stationne un navire sous vapeur. Arrivé au bord du fleuve, il saute à bas de son cheval, s'élance dans une barque qui l'attend, et prend le large vers le vaisseau.

— Manqué ! s'écrie Taillade dépité.

— En tout cas il a éprouvé une rude peur, observe Olivarès, surtout s'il nous a reconnus.

Après la prise de Babahoyo, la situation du général Léon devint critique. Abandonnant à la hâte ses positions, il chercha à atteindre le Guayas pour y embarquer ses soldats et retourner à Guayaquil.

Mais Florès qui devina son plan, s'établit le long du fleuve avec ses soldats et ses canons dans l'intention de couler les navires au fur et à mesure de leur passage. Force fut donc au général Léon de rentrer dans l'intérieur du pays et de se diriger vers Guayaquil à travers les forêts et les marais.

On était en plein été. La chaleur était étouffante. Les ardeurs d'un soleil incandescent au milieu des pleines marécageuses et des forêts habitées par la fièvre, causèrent à sa troupe autant de mal que les balles des soldats de Quito en avaient fait à celles de Franco.

Il ne restait plus à Garcia Moreno et à Florès qu'à s'emparer de Guayaquil pour terminer leur campagne si heureusement commencée.

L'armée de Quito se mit en marche, se dirigeant vers le dernier refuge de Franco.

La route le long du Guayas fut des plus pénibles à cause de la chaleur. Mais Garcia Moreno animait ses soldats par son exemple. Il vivait de la même vie qu'eux.

Un peu de biscuit fait de farine d'orge, du chocolat et une tasse de café noir lui suffisaient pour sa nourriture. Il se contentait, en outre, de quelques heures de sommeil prises sur la terre nue, enveloppé dans son poncho.

Taillade, craignant que de tels excès d'austérité n'altèrassent la santé d'un chef si précieux, lui procura un lit de camp.

— Merci de votre attention, répondit Don Gabriel, mais je ne me serviral pas de ce lit. Il ne faut jamais gâter son corps. Donnez-lui un lit aujourd'hui, demain la terre lui paraîtra dure... Qu'on réserve cette douceur pour les malades.

Rufin, qui suivait l'armée en spectateur prudent, très attentif à ne pas s'exposer inutilement au danger, n'en revenait pas de surprise.

— Cet homme-là est extraordinaire, dit-il à Taillade. Il vit de l'air du temps.

Un mois s'était écoulé depuis la victoire de Babahoyo. Les troupes du gouvernement de Quito étaient venues camper au village de Mapasingue, au nord de Guayaquil.

Garcia Moreno et Florès, accompagnés des principaux chefs de leur armée, exécutèrent une reconnaissance pour relever les positions des forces de Franco et choisir le point faible par où ils auraient chance de pénétrer dans Guayaquil.

La ville est située à la pointe septentrionale d'une presqu'île triangulaire qui s'avance au sud dans l'océan.

En face du camp de Mapasingue, c'est-à-dire au nord, l'entrée de Guayaquil était défendue par une colline hérissée de batteries. Cette position était inexpugnable.

A l'est de cette forteresse naturelle coulait le Guayas du nord au sud, large comme un bras de mer. De ce côté il était encore impossible d'entrer dans la ville.

Il ne restait plus que le côté de l'ouest. Là s'étendait un large et profond marécage rejoignant la mer. C'était un gouffre de boue fétide, traversé par une sorte de fleuve et surmonté, sur les bords, d'une double forêt aux arbres d'un aspect extraordinaire. Leurs racines contournées et enchevêtrées s'élevaient à plusieurs mètres au-dessus de la vase du marais. Leurs troncs s'appuyaient dessus comme sur de monstrueuses pattes d'araignée.

— C'est l'Estero Salado, expliqua Garcia Moreno à Taillade. Ces grands arbres sont des mangliers.

(A suivre).

CHOCOLAT D'AIGUEBELLE
POUR CACAO ET SUCRE
Fabriqué par les P.P. TRAPPISTES, d'Aiguebelle (Drôme)
Dépôt : GIRAUD, 74, Rue Nationale, LILLE